



HAL
open science

Une nature en quête de sens: état des lieux des représentations sociales de la nature dans la France contemporaine

Frédéric Ducarme, Eric Pautard

► To cite this version:

Frédéric Ducarme, Eric Pautard. Une nature en quête de sens: état des lieux des représentations sociales de la nature dans la France contemporaine. La Revue du CGDD, 2021, Société, nature et biodiversité: regards croisés sur les relations entre les Français et la nature. hal-03507654

HAL Id: hal-03507654

<https://hal.science/hal-03507654>

Submitted on 13 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



MINISTÈRE
DE LA TRANSITION
ÉCOLOGIQUE

*Liberté
Égalité
Fraternité*



Société, nature et biodiversité

Regards croisés sur les relations
entre les Français et la nature

DÉCEMBRE 2021

TIRÉ À PART

sommaire

Société, nature et biodiversité

Regards croisés sur les relations
entre les Français et la nature

- 5** - Introduction
- 9** - Une nature en quête de sens
- 25** - Des formes différenciées d'appropriation de la nature
- 67** - La nature à l'échelle des territoires
- 103** - Interactions, aspirations et effets de génération
- 127** - Quelles formes d'implication en faveur de la nature ?
- 155** - Table des matières

Document édité par :
**Le service des données
et études statistiques (SDES)**

coordinateur



contributeurs

Anne Atlan, Emmanuelle Baudry,
Marianne Bléhaut, Danis Bois,
Colas Boudet, Hélène Bourhis-Bois,
Alexis Cerisier-Auger, Vincent Comor,
Jean Corneloup, Alix Cosquer,
Anthony Coulmin, Thomas Delage,
Valérie Deldrève, Jeanne Dequesne,
Éric Doidy, Frédéric Ducarme,
Marie Feliot-Rippeault, Patricia Gambert,
Julien Gauthey, Olivier Gimenez,
Sandrine Glatron, Anahita Grisoni,
Anne-Laure Guinoiseau, Valentin
Guyonnard, Agnieszka Jeziorski,
Irénee Joassard, Charlène Kermagoret,
Christophe Lavergne, Anne-Claire
Maurice, Hélène Melin, Charlotte Millot,
Lucie Morère, François Morisseau,
Olivier Musard, Véronique Philippot,
Frédéric Plénard, Anne-Caroline Prévot,
Christian Reynaud, Éric Tromeur,
Laure Turbian, Véronique Van Tilbeurgh

partie 1

Une nature en quête de sens

— **Frédéric DUCARME** et **Éric PAUTARD**

Une nature en quête de sens : état des lieux des représentations
sociales de la nature dans la France contemporaine



Une nature en quête de sens : état des lieux des représentations sociales de la nature dans la France contemporaine

Frédéric Ducarme¹ et Éric Pautard²

Qu'est-ce que la notion de « Nature » évoque chez les Français aujourd'hui ? C'est ce que cet article s'emploie à interroger en présentant les réponses données à une question ouverte sur le sujet. À la croisée de la statistique, de la philosophie, de la lexicologie, de l'écologie et de la sociologie, cette contribution identifie les principaux registres de sens mobilisés par les enquêtés et les fait dialoguer avec la littérature existante sur le sujet. Elle montre ainsi que des décalages importants existent entre les approches académiques et les représentations sociales de la nature. De même, l'analyse des données textuelles permet de saisir les différences notables qui existent entre la perception française de la nature et les conceptions qui peuvent prévaloir dans d'autres cultures. Plus globalement, cet article expose en détail la richesse des relations qui unissent les Français et la nature.

Dix ans après l'adoption des accords d'Aichi lors de l'année internationale de la biodiversité en 2010, l'enjeu de préservation de la diversité biologique mondiale s'est progressivement imposé dans l'espace public. Désormais appropriée par les acteurs politiques et médiatiques, la notion de biodiversité pose cependant question : est-il certain que cette terminologie scientifique soit adaptée pour s'adresser aux citoyens, pour les alerter, pour les mobiliser ? L'usage de ce mot fait-il véritablement sens pour le grand public ? Ne serait-il pas tout aussi pertinent de raisonner comme auparavant en termes de protection de la nature ?

Sur la question du changement climatique, les études menées au cours des dernières décennies montrent bien que les représentations sociales ont nettement évolué et que le choix des mots utilisés est fondamental (Ademe, 2020). Parler de réchauffement de la planète, d'effet de serre ou de

changement(s) climatique(s), c'est en effet convoquer des perceptions, des imaginaires et des savoirs bien distincts. En matière de protection de la nature et de la biodiversité, les façons d'appréhender les enjeux ont également évolué au cours des dernières années, parallèlement à une transformation des débats sur le sujet. Afin de mieux caractériser l'appropriation sociale de la thématique *Biodiversité*, le service statistique du ministère de la Transition écologique (SDES) a donc souhaité mener une vaste enquête sur le sujet.

Lors de l'élaboration de ce dispositif, une question centrale s'est posée : fallait-il parler de « biodiversité » ou de « nature » ? Ayant choisi la deuxième option afin de ne pas trop restreindre le champ d'investigation, un second choix s'est imposé : fallait-il définir au préalable la notion de « nature » pour que les enquêtés puissent répondre en conséquence ? À l'inverse, valait-il mieux laisser aux personnes interrogées le soin de désigner elles-mêmes ce qu'elles considéraient comme tel ? Estimant que cette seconde proposition permettrait de mieux appréhender la variété et la complexité des relations entre les Français et cette idée si abstraite et polysémique, une question ouverte a été proposée en début de questionnaire aux personnes interrogées : « *Vous, personnellement, quand vous pensez à la nature, quels sont tous les mots, toutes les expressions, toutes les émotions auxquels vous pensez ?* ». Trois réponses spontanées étaient attendues, celles-ci pouvant être des mots, des courtes phrases ou des expressions.

Afin de restituer au mieux la grande diversité des réponses données à cette question, nous présenterons successivement les différentes catégories élaborées en privilégiant les liens qu'elles entretiennent entre elles d'un point de vue sémantique ou symbolique, plutôt que leur seule importance relative d'un point de vue statistique.

¹ Chercheur au Centre d'écologie et des sciences de la conservation (CesCO, UMR 7204 CNRS-MNHN), responsable scientifique du MedPan (réseau des gestionnaires d'aires marines protégées en Méditerranée) à Marseille.

² Sociologue au ministère de la Transition écologique (CGDD/SDES), coordinateur de l'enquête « Les Français et la nature ».

Une analyse textuelle approfondie

À l'issue de l'enquête, plus de 20 000 données textuelles ont été analysées de manière approfondie afin de distinguer les registres sémantiques mobilisés par les 4 431 répondants pour définir la nature.

Le traitement statistique de cette question ouverte a été réalisé afin de préserver au maximum l'intégrité des formulations employées par les enquêtés. En effet, tandis que certains enquêtés ont fait le choix d'indiquer exclusivement trois mots, d'autres ont développé de longues phrases pour exprimer leur conception de la nature. Lors de l'analyse textuelle, une quarantaine de registres sémantiques cohérents ont finalement été identifiés. Certains étaient composés de peu de termes mais agrégeaient des volumes importants de réponse, et d'autres étaient au contraire constitués de formulations très diverses mais n'étaient évoqués que par une minorité d'enquêtés. Par ailleurs, un certain nombre de termes polysémiques ou potentiellement ambigus (ex : terre, bio, risques) ont été affectés en prenant en considération les autres mots ou expressions conjointement choisis.

Dans l'article, les termes sont présentés en italique et les effectifs des plus importants d'entre eux sont indiqués entre parenthèses.

À la différence des données issues de questions fermées, l'analyse de données textuelles reste – par essence – sujette à discussion, dans la mesure où une part de subjectivité influe inévitablement sur les agrégats.

ESPACES ET ESPÈCES COMME POINT D'ENTRÉE

Cité à 860 reprises, le mot *Arbre* est le terme le plus fréquemment utilisé par les enquêtés pour évoquer la nature. De même, la *Forêt* apparaît en troisième position parmi les mots les plus cités. Dans des quantités moindres, d'autres références apparentées (bois, sapin, chêne, etc.) viennent compléter cette famille de mots. Mobilisé par 30 % des

enquêtés, ce registre forestier se démarque nettement et résonne avec les réponses données dans une autre question de l'enquête³. Intimement liée à l'idée de nature, la forêt est en effet le lieu où les personnes interrogées déclarent se rendre le plus souvent quand elles veulent être en contact avec la nature (28 %).



Note : la valeur cumulée des termes présentés dans cette figure correspond à 5 374 occurrences.

Source : CGDD/SDES, enquête « Les Français et la nature », 2020

³ En effet, c'est en forêt que les enquêtés déclarent se rendre « le plus souvent pour être au contact de la nature » (28 %). Dans cette question (Q7), les espaces forestiers devançant les champs et les prairies (22 %), le littoral et la mer (18 %), les bords de rivières, de lacs ou d'étangs (12 %), les jardins publics (12 %) et la montagne (8 %).

Alors que la forêt a longtemps été considérée comme un lieu sauvage (terme provenant de *silvaticus*, adjectif dérivé de *silva* la forêt), par opposition aux espaces cultivés du monde rural (*rus*), il apparaît ici que cette distinction n'est plus si nette. Dans la France contemporaine, la majorité des grands arbres sont désormais plantés ou en tout cas cultivés, y compris en forêt. Ainsi, le mot *arbre* peut tout aussi bien désigner l'arbre planté, l'arbre de jardin, voire l'arbre urbain. Cela tempère donc largement la dimension sauvage classiquement associée aux espaces forestiers. Par ailleurs, les résultats montrent que les enquêtés entretiennent généralement un rapport à cette forêt qui n'a rien de l'exploration sauvage : celle-ci est souvent considérée au regard de ses chemins entretenus et des promenades familiales qu'il est possible d'y faire. Rarement perçue comme un milieu hostile, la forêt est au contraire un espace rassurant et accueillant.

Deux autres registres importants renvoient au monde animal (évoqué par 27 % des enquêtés) et au monde végétal (21 %). Au sein de ces catégories, les mots *Animaux* et *Fleurs* font partie des dix termes les plus utilisés. Synonymes mais relevant d'un champ lexical plus savant, les termes *Faune* et *Flore* sont régulièrement cités conjointement. Apparaissant 321 fois dans les résultats, les *Oiseaux* devançant nettement les *Insectes* (64) et les *Poissons*. À un niveau plus détaillé, une quarantaine d'espèces animales sont citées. Mais la plupart d'entre elles ne le sont qu'à une ou deux reprises. Parmi les espèces les plus présentes, on trouve notamment l'abeille (23) et la vache (20). Viennent ensuite les papillons, certains animaux d'élevage (lapin, mouton, cheval), le gibier (biche, sanglier), le moustique et l'écureuil. Du côté végétal aussi, les termes génériques sont un peu plus fréquents. Il en va ainsi pour les plantes (146), l'herbe (110), les feuilles (60) et la végétation (75). Au premier rang des comestibles, les champignons⁴ (42) devançant les châtaignes, les mûres et les noix. Peu détaillées, les espèces florales les plus évoquées (coquelicot, muguet, rose) sont aussi bien des fleurs adventices que de culture.

Loin de refléter la grande diversité d'espèces vivantes, les termes employés par les enquêtés appréhendent la biodiversité au travers de grandes catégories homogènes (*herbe*) ou d'espèces familières (*lapin*), voire domestiques (*vaches*). Entretien des interactions directes avec les populations humaines (y compris en milieu urbain), ces espèces communes se révèlent bien plus évoquées que les espèces rurales ou forestières plus distantes (mustélidés, amphibiens, reptiles, etc.). Relevant avant tout de l'expérience personnelle, intime et sensorielle des enquêtés, plutôt que d'une approche scientifique ou agronomique, cette prédominance du bestiaire standardisé des contes illustre en quelque sorte la familiarité limitée des Français au sujet de la biodiversité sauvage. Enfin,

on remarque que les « règnes » végétal et animal sont largement plus représentés que le règne minéral (si l'on en exclut l'eau et l'air, traités plus loin), qui n'est représenté que par 36 entrées, dont 12 pour le sable. Cela peut peut-être s'expliquer par le fait que la France est densément couverte de vie toute l'année, contrairement à d'autres pays.

Comme on l'a vu précédemment dans le cas de la forêt, la nature est souvent liée aux lieux où il est possible d'être en contact avec elle. Cette dimension spatiale renvoie également à la notion de milieu, dans la mesure où ceux-ci constituent l'habitat de différentes espèces. Parmi ce vaste registre des espaces de nature (convoqué par 19 % des enquêtés), deux termes sont particulièrement cités : la *Mer* (291) et la *Montagne* (255). En ajoutant les références à l'*Océan* (63) et au littoral (*Plage* = 64), les espaces marins sont deux fois plus cités que les autres milieux aquatiques (*Rivière*, *Lac*, *Ruisseau*, etc.). De manière plus abstraite, les lieux de nature peuvent aussi prendre la forme du *Paysage* (197) et des grands espaces. Enfin, seule une infime portion des enquêtés désigne ces zones au regard des dispositifs de protection spécifiques (*Réserves* et *Parcs naturels*) qui délimitent ces aires.

Citant rarement des biotopes (dunes, côtes rocheuses, alpages, etc.) ou des toponymes précis (Alpes, Méditerranée, etc.), les enquêtés privilégient des notions plus génériques (*Mer* et *Montagne*) qui renvoient davantage à un vocabulaire touristique. La surreprésentation de la *mer* par rapport à l'*océan* est éloquent à cet égard. En effet, celle-ci est régulièrement associée aux *plages*, qui sont en France des espaces fortement anthropisés où la biodiversité est souvent réduite. La nature semble donc ici avant tout perçue comme un lieu de vacances (cf. *infra*).

Distincte de la précédente, une autre famille de termes agrège l'ensemble des espaces où la nature a été appropriée par les activités humaines. On y retrouve notamment la *Campagne* (238), les champs (93), les prairies, les espaces verts et les chemins. Plus largement, les enquêtés évoquent leur cadre de vie en citant tout aussi bien leur maison que des lieux situés à proximité.

Ce registre de la ruralité renvoie plus largement à l'idée d'un paysage dominé par un règne végétal domestiqué et étroitement associé à la présence de populations humaines qui aménagent, entretiennent et font fructifier la nature. On parle à cet égard de socio-écosystèmes. Remontant aux civilisations gréco-romaines, à travers l'églologie, la bucolique, la pastorale et l'idée de *locus amoenus*, la valorisation de la campagne comme lieu idyllique (opposé à la ville réputée insalubre et corrompue) est un *topos* littéraire fort et ancien (Voisin, 2014). Toutefois, ces civilisations opposaient fermement la campagne aux espaces véritablement sauvages (forêt, « désert », etc.) perçus comme hostiles et menaçants. Comme

⁴ Les enquêtés citant généralement les champignons en lien avec l'activité de cueillette, nous avons fait le choix de les inclure dans ce registre (au titre de leur potentielle comestibilité), même s'ils constituent un règne du vivant bien différent des végétaux.

donc de libre-arbitre. Afin d'échapper aux forces aveugles de la nature, c'est donc en bâtissant des espaces fondés sur le droit et la solidarité que les sociétés humaines ont longtemps cherché à augmenter leur liberté. De nos jours, la nature ayant été considérablement vidée de ses dangers et contraintes, elle tend à l'inverse à apparaître comme un pays de cocagne pour les sociétés modernes qui cherchent à se libérer de leur asservissement urbain.

En lien avec cette aspiration à la liberté, d'autres termes caractérisent la relation des Français à la nature, au travers de ce qu'elle leur apporte. Il en va ainsi de la capacité à se ressourcer (102) ou à se relaxer (67). De même, les enquêtes évoquent sous différents vocables le caractère *bienfaisant* et *déstressant* (voire guérisseur, cf. *infra*) de la nature en parlant de *détente* (160), mais aussi de dépaysement, de décontraction, de décompression, de déconnexion ou de délassement. Outre un préfixe commun, ces mots convoquent une même idée de détachement à l'égard de la civilisation contemporaine et des pressions qu'elle exerce sur les individus.

Dans le même ordre d'esprit, mais dans des proportions bien supérieures, trois termes s'imposent dans ce vaste registre de sens : le *calme* (582), le *bien-être* (508) et la *sérénité* (239). Citées par plus d'un Français sur trois, les évocations de la nature agrégées dans ce champ lexical ont également trait à la *paix* et l'*apaisement* (202), au *repos* (168) et à la *tranquillité* (161). Parmi les autres termes les plus utilisés, on trouve le *zen*, la *plénitude* et la *quiétude*. De manière moins fréquente, les enquêtes semblent vouloir en *profiter*, *méditer*, *lâcher prise*, *se changer les idées*, *souffler*, etc. Dans cette perspective, il s'agit de *se mettre au vert*, de *changer de décor* en prenant le temps de *ralentir*, de faire une *pause*. L'intermède naturel devient ainsi un *soulagement*, une façon de *recharger les batteries*.

Il en résulte un ensemble d'émotions, parmi lesquelles dominant la *joie* (142), le *bonheur* (131) et le *plaisir* (69). Source d'*épanouissement* et de *gaieté*, la nature apporte également de la *bonne humeur*, de l'*optimisme* et de la *satisfaction*.

Une fois encore, ces différentes façons d'envisager la nature semblent aller à contre-courant de ce qui a longtemps prévalu, quand le monde sauvage était perçu comme dangereux et hostile. Devenue un espace d'abandon bienheureux, la nature ne suscite plus vraiment un sentiment de vigilance comme par le passé ou en d'autres pays. Lieu apaisé, elle est ainsi devenue un espace rassurant, car exempt de mauvaises surprises, de rencontres imprévues avec des bêtes sauvages. Dans la société contemporaine, ce caractère inoffensif de la nature semble *in fine* avoir progressé au fur et à mesure que la biodiversité s'érodait.

Par ailleurs, l'aspiration des individus à se soustraire du monde moderne (appréhendé comme une source de stress) ne relève pas pour autant d'une remise en question des modes de vie dominants. En effet, cette soustraction semble avoir vocation à demeurer transitoire et représente plus une étape dans un cycle qu'un aboutissement. On observe ainsi dans

le registre des temporalités que la relation à la nature est régulièrement envisagée d'un point de vue épisodique : *instant de bien-être*, *moment de détente*, *instant présent*, *un bon moment*, *le coucher de soleil*, *le week-end*, etc.

ÉVEIL DES SENS ET CYCLE SAISONNIER

Cité par 18 % des répondants, le registre des couleurs est principalement associé au *vert* (392) et à la *verdure* (350). Si la notion générique de *couleurs* est aussi régulièrement évoquée (102), il s'avère qu'elle reste rarement détaillée. Hormis le *bleu*, les autres nuances (orange, rouge, blanc, turquoise et marron) ne sont citées que de manière marginale.

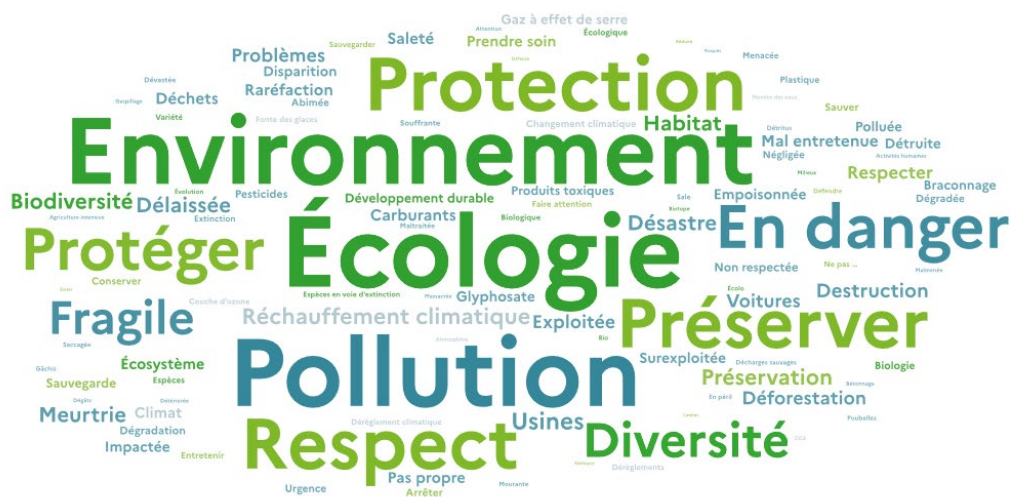
Au-delà de la simple expérience visuelle, ces références chromatiques à la verdure renvoient plus largement à l'interaction sensorielle qui unit les humains et la nature. Réunis au sein d'une large famille de mots et expressions (mobilisée par 13 % des répondants), les perceptions physiologiques citées dans l'enquête révèlent la façon dont chacun appréhende de manière empirique les *stimuli* auxquels il peut être exposé au contact de la nature. Les résultats montrent ainsi que les *odeurs* (122), les *senteurs* et les *parfums* participent activement d'une expérience sensorielle avec la nature (Truong *et al.*, 2019).

Outre cette dimension olfactive, la relation de l'homme à la nature passe aussi par l'écoute des sonorités. L'ouïe permet en effet d'entendre les *chants* (92) des oiseaux, les *bruits* (50), les *murmures* et les *cris* environnants. Pour autant, cette dimension auditive ne se limite pas à indiquer la présence effective de vie sauvage : le *silence* (90) traduit à l'inverse l'absence du monde civilisé, faisant écho au « calme » déjà abordé.

Déjà partiellement évoquée dans le registre des couleurs, la perception visuelle s'exprime dans l'enquête au travers de différents verbes (*admirer*, *regarder*, *observer*, etc.). Dans des proportions équivalentes, deux façons de voir coexistent ici : l'une plus objective fait référence à la vue ou la vision, tandis que la seconde, plus subjective, fait référence à la *contemplation* active et consciente.

Si les références en lien avec l'odorat, l'ouïe ou la vue se révèlent assez nombreuses, il n'en va pas de même pour le toucher et le goût (même si des plantes à usage alimentaire ont précédemment été évoquées). En revanche, différents termes semblent davantage s'ancrer dans le champ des *sensations* (40) ou des impressions. Parmi celles-ci, on peut notamment citer les termes de *douceur*, de *souffle*, de *légèreté* ou de *sensibilité*. L'idée de mouvement (notamment liée aux vagues) est aussi abordée à plusieurs reprises par des enquêtés. Indirectement liées au toucher, les impressions thermiques telles que la *fraîcheur* (74), la *chaleur* (31), le *froid* ou l'*humidité* semblent plus généralement faire écho au cycle des saisons et à des préoccupations d'ordre météorologique. Par ailleurs, ces expériences se démarquent de la vie domestique moderne,

partie 1 : une nature en quête de sens



Note : la valeur cumulée des termes présentés dans cette figure correspond à 2 031 occurrences.
Source : CGDD/SDES, enquête « Les Français et la nature », 2020

à ne pas faire (*arrêter, éviter, réduire, limiter, défendre, interdire, sanctionner*, etc.). Contrairement aux politiques de conservation de la nature qui privilégient une approche gestionnaire, ce dernier groupe de verbes insiste surtout sur un aspect restrictif tel qu'il existe fréquemment dans la réglementation et la signalétique des espaces protégés. Dans cette perspective, il convient en effet de s'abstenir, de se mettre en retrait.

Agrégeant une très grande variété de mots et d'expressions, le registre des *menaces* s'attache à décrire l'idée d'une nature *fragile* (51) et *en danger* (88). Il est ainsi question de *destruction* (57), de *dégradation*, de *disparition* et d'*extinction*. Dans cette famille de mots, le manque de respect à l'égard de la nature se trouve dénoncé avec force (*abîmée, négligée, menacée, dévastée, maltraitée, délaissée, massacrée, saccagée, empoisonnée, détériorée*, etc.). Face à cette nature *souffrante* et *meurtre*, un sentiment d'*urgence* s'exprime chez une petite partie des enquêtés.

Ce registre tend également à esquisser une forme de hiérarchie subjective des pressions subies par la nature. En premier lieu, la question de la *pollution* (214) devance l'accumulation des *déchets* (37) et la *déforestation* (cf. *supra* : registre forestier). Plus spécifiquement, les enquêtés pointent du doigt les conséquences de l'usage du plastique et des énergies fossiles, le bétonnage, l'agriculture intensive et le recours aux pesticides, la surexploitation/gaspillage des ressources, le manque d'entretien et les incivilités, le braconnage, la toxicité des industries chimiques et la modernité. À plusieurs reprises, ils insistent aussi sur l'origine humaine de ces menaces et sur la responsabilité individuelle (cf. *infra*). La vision développée ici est celle d'une nature qui subit

passivement les outrages de la société moderne, et que seule une action positive résultant d'une prise de conscience collective pourrait sauver du désastre : les idées de régénération ou de résilience, pourtant importantes chez les scientifiques, sont ici rares (cf. *supra*).

Citée à 221 reprises, la notion d'*écologie* recouvre des réalités assez différentes. Au sein du même registre, le terme d'*environnement* est aussi régulièrement cité (189). En revanche, seul 1 % des enquêtés évoquent la *biodiversité*, alors qu'on considère souvent que ce terme s'est progressivement imposé dans le débat public depuis une quarantaine d'années. Pensant davantage à la nature sous l'angle de sa *diversité* (54) que sous celui de la *biologie* (18), les enquêtés ne font que rarement des références au vocabulaire scientifique. À l'exception du terme d'*écosystème* (22), on dénombre entre un et trois répondants pour des notions telles que *biotope, milieux, habitats* ou *biosphère*. Même la notion d'espèces (en voie de disparition, endémiques, protégées, menacées...) n'est employée qu'à 19 reprises. Sur un tout autre plan, quelques références à l'écologie politique viennent par ailleurs saluer ou critiquer l'action des *écologistes* (mais pas des *écologues*). Ce résultat pourrait suggérer une faible appropriation du grand public à l'égard de ce vocabulaire technique ou scientifique, ou plus simplement le fait que la nature n'est pas abordée à travers ce prisme intellectuel, mais plutôt à travers une approche culturelle ou empirique.

Enfin, dans un registre connexe, la nature évoque chez certains la question du *réchauffement climatique* (50). Face aux *dérèglements* annoncés du *climat*, une petite part des enquêtés semble en effet appréhender les conséquences que

partie 1 : une nature en quête de sens

Considérant que c'est à chacun de s'impliquer (cf. l'article de Kermagoret, Gauthey et Dequesne dans cette publication, pp. 138-146), une petite portion des enquêtés a spontanément fait le choix d'exposer son engagement. Par exemple, il est ainsi question (à une quarantaine de reprises) de faire attention à ses déchets. De même, certains enquêtés décrivent les efforts qu'ils mettent en œuvre pour adopter des modes de vie respectueux de l'environnement. Outre les comportements individuels, il est aussi question de responsabilité collective, de mobilisation, voire de lutte en faveur de la nature.

DE L'ÉMERVEILLEMENT À L'INQUIÉTUDE

Objet d'admiration et de fascination, la nature est fréquemment évoquée au travers de sa beauté (530 et 235 pour belle). Dans ce même registre de la célébration (mobilisé par 22 % des enquêtés), les qualificatifs alternent entre l'exceptionnel (magnifique, merveilleuse, splendide, extraordinaire, parfaite, etc.) et la simple appréciation (agréable, jolie, bien/bon, « j'aime/j'adore », etc.). D'autres qualités sont également mises en avant : bienveillante, surprenante, changeante, innocente, etc. Par ailleurs, la grandeur de la nature est régulièrement évoquée, notamment en lien avec les grands espaces.

Dans un registre un peu différent, la force de cette nature immense renvoie plus largement à l'idée de puissance. La nature est alors parfois perçue comme violente, destructrice, dangereuse voire hostile. Insistant sur son caractère imprévisible et indomptable, les enquêtés évoquent les catastrophes qu'elle peut engendrer : incendies, inondations, tempêtes, volcans, sécheresse, tremblements de terre, etc. De même, une petite

partie des réponses fait état d'un sentiment d'inquiétude, de peur ou d'angoisse. Il reste toutefois difficile de déterminer avec certitude s'il s'agit d'une peur de la nature ou pour la nature (cf. supra).

Qu'ils expriment des craintes à l'égard des risques naturels ou qu'ils signalent leur anxiété face au constat d'une nature qui se dégrade, certains enquêtés s'inscrivent dans une perspective assez négative (tristesse, colère, fatalisme, déception, etc.) et dénoncent épisodiquement l'attitude des gens, des industriels, des politiques, des chasseurs, des « écolos », etc. Entre espoir et désespoir, les émotions exprimées par les enquêtés rappellent le caractère affectif qu'ils entretiennent avec le monde qui les entoure.

Au niveau des affects liés à la nature, l'axe positif (admiration) domine clairement : les Français « aiment » la nature, et peu semblent la craindre ou la haïr. Par ailleurs, les craintes exprimées sont essentiellement liées à des « catastrophes », donc à des événements perçus comme anormaux voire contre-nature, d'autant que certains sont aggravés, voire provoqués, par les activités humaines. On remarquera à l'inverse que les affects négatifs n'impliquent quasiment jamais la nature (prédateurs, parasites, nuisibles, maladies...) et se limitent à quelques rares reproches formulés à l'encontre des moustiques. Également discuté dans l'article de Glatron, Comor et Philippot (pp. 48-56), ce constat illustre un renversement important par rapport aux siècles précédents où l'imaginaire de la forêt sombre et terrifiante, peuplée de bêtes sauvages, constituait une source importante d'affects négatifs, par opposition à la « civilisation » perçue comme protectrice et garante de la liberté.



Note : la valeur cumulée des termes présentés dans cette figure correspond à 1 485 occurrences.
Source : CGDD/SDES, enquête « Les Français et la nature », 2020

REPRÉSENTATIONS SOCIALES EN DÉCLIN

Dans la dernière partie de ce panorama des représentations sociales de la nature, plusieurs disparités importantes méritent d'être signalées. Par exemple, les références à l'*air* sont très nombreuses dans l'enquête (cf. *supra*), alors que les autres éléments sont très diversement cités : l'*eau* (146), la *terre* (67) et le *feu* (4). Peut-être est-ce lié au fait que seul l'élément aérien est directement « consommé » et fait donc l'objet d'une expérience intime plus intense que la terre, par exemple. De même, les enquêtés évoquent plus souvent une nature de proximité et citent relativement peu la *planète* (49) ou la biosphère (1). Autre déséquilibre notable, le monde *minéral* est 33 fois moins cité que le monde animal et 26 fois moins que le monde végétal : la nature française semble ainsi être avant tout liée au *vivant*, ce qui ne serait sans doute pas le cas dans des pays marqués par des climats moins uniformément favorables (cf. *infra*). Enfin, on constate paradoxalement que l'idée d'une nature *sauvage* (115) n'est pas particulièrement évoquée par les enquêtés : les Français semblent en effet entretenir des relations paisibles avec la nature, celle-ci n'étant pas perçue comme une altérité radicale ou menaçante. Cela s'explique probablement du fait de l'anthropisation ancienne du territoire français. Contrairement à des pays comme l'Australie ou les États-Unis où perdure un imaginaire colonial dans lequel s'opposent de courageux pionniers et une *wilderness* impitoyable, l'idée d'une nature vierge et sauvage ne fait pas vraiment sens en France métropolitaine.

Avant de conclure ce panorama des visions de la nature, il est intéressant de s'arrêter brièvement sur quelques registres de petite taille, dans la mesure où ils illustrent d'autres façons de penser. Parmi ceux-ci, l'idée d'un *retour aux sources* (17) est associée à des termes comme *renouvellement* ou *régénération*. De la même manière, une forme de *nostalgie* s'exprime quand il est fait référence à l'*enfance* et aux souvenirs qui y sont liés, s'opposant au processus de l'*amnésie environnementale*⁹. Cette évocation du passé renvoie plus largement au champ lexical des temporalités dans lequel les questions de l'*avenir* (29), des *générations futures* et de notre *survie* se posent. Dans le même temps, le *cycle* de la nature, son caractère *intemporel* ou *éternel* sont également évoqués. Ces notions renvoient parfois à une conception transcendante de la *Mère-Nature* (13), perçue comme une *création de Dieu* (36) : la religion demeure donc une dimension présente, quoique discrète, dans la relation à la nature. À la fois *mystérieuse* et *magique*, la nature se révèle aussi porteuse de *sagesse* et de *spiritualité*. Enfin, le *besoin de contact* avec la nature s'exprime dans une perspective plus artistique. Elle est alors une source d'*inspiration* pour ceux qui veulent la peindre, la photographier

ou qui aspirent simplement à la *rêverie*. Évoquée par le biais de chansons, de poèmes ou de citations philosophiques, la nature se présente dans ce cas sous la forme d'une muse.

LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE ET LA NATURE UN APPRIVOISEMENT RÉCIPROQUE ?

Au terme de cette analyse, plusieurs conclusions se dessinent, mais aussi de nouveaux questionnements. Tout d'abord, cette étude apparaît relativement originale dans le paysage académique et sociologique. En effet, la vision de la nature propre à certains groupes nationaux a parfois fait l'objet d'une littérature abondante, en particulier autour du concept spécifiquement nord-américain de « *wilderness* » (Nash, 1967 ; Buell, 1995 ; Duban, 2000 ; Nelson & Callicott, 2008). Il existe aussi des monographies concernant la nature dans l'Antiquité gréco-romaine (Haber & Macé, 2012 ; Callicott *et al.*, 2018), dans la culture japonaise (Berque, 1986) ou dans d'autres cultures asiatiques (Callicott & Ames, 1989), ainsi que des comparaisons transculturelles (Ducarme *et al.* 2020). En revanche, la conception française contemporaine semble ne jamais avoir fait spécifiquement l'objet d'une analyse d'ampleur. À la place, on trouve de nombreuses études sur l'*Occident* (Pickel-Chevalier, 2014 ; Godet, 2010 et dans une certaine mesure Descola, 2005 ou Ducarme & Couvet, 2020), ou sur l'Europe (Vogel & Dux, 2010). Dans les deux cas, les périmètres étudiés posent question du fait de leur imprécision ou de leur propension à agréger des cultures profondément divergentes. Peut-être faut-il y voir un fruit de la tendance universaliste chère à la philosophie française, puisque de nombreux auteurs français ont écrit sur « l'idée de nature » en général, sans toujours se soucier de situer leur propos (Lenoble, 1969) et en prenant toujours appui sur un corpus savant, au risque de négliger les représentations sociales à l'œuvre au sein de la population. Ce constat nous interdit donc de trouver un point de comparaison fiable entre les résultats présentés ici et d'hypothétiques études antérieures et similaires qui mettraient en évidence une évolution.

Un premier élément d'analyse est que la nature semble beaucoup pensée en termes géographiques : les Français interrogés dans l'enquête semblent voir avant tout la nature comme un lieu, caractérisé notamment par la végétation (d'où la prépondérance du lexique forestier, végétal et « vert »). Ce lieu semble clairement opposé aux espaces urbains, autant dans ses caractéristiques que dans son usage ou son appréciation axiologique. Cependant, cette opposition ne semble pas recouper une division entre nature et culture, entre monde sauvage et monde humanisé, comme c'est partiellement

⁹Cf. Papworth *et al.* (2009) : *le concept d'amnésie environnementale renvoie au fait que face à des processus massifs mais lents et diffus, comme le réchauffement climatique ou l'érosion de la biodiversité, l'habituation est suffisante pour que l'énormité du changement passe relativement inaperçue, de même qu'un parent ne voit pas son enfant grandir s'il le voit tous les jours. Ainsi, pour des jeunes des années 2000, il est « normal » de ne jamais avoir vu de renard, comme il était normal dans les années 1950 de ne jamais avoir vu de loup, et ainsi de suite.*

le cas aux États-Unis, où le concept de *wilderness* implique l'absence visible d'activités humaines. En effet, la nature décrite ici n'est pas foncièrement « sauvage », et se présente au contraire comme accueillante, et à l'occasion entretenue, voire jardinée : elle est un cadre pour des activités humaines, éventuellement contemplatives, mais où l'humanité semble avoir toute sa place. Héritière des pionniers, la nature américaine est traditionnellement vécue comme une épreuve, éventuellement de nature divine, mais demeurant dans l'ordre de la confrontation ; à l'inverse, la nature française n'est presque jamais pensée comme antagoniste, même si elle subit par ailleurs les assauts des humains. Ainsi, les espèces citées sont essentiellement des espèces entretenant des relations paisibles avec les populations humaines, et presque jamais des prédateurs, ni des symboles de nature sauvage (ce que sont en Amérique du Nord, le loup, le lynx, l'ours, l'aigle, etc.).

Ce constat fait écho à l'un des grands débats écologiques contemporains. Celui-ci oppose d'une part ce que les Anglo-Saxons désignent sous le terme de *Land sparing* et, d'autre part, ce qu'ils qualifient de *Land sharing* (Phalan *et al.* 2011, Loconto *et al.* 2020). La question au cœur de ce débat consiste à savoir s'il faut discriminer des espaces dévolus à la nature (dans lesquels les humains n'ont pas lieu d'être) et des espaces à l'inverse entièrement dévolus à l'exploitation humaine. Dans la perspective du *Land sparing* (dominante aux États-Unis), plus l'exploitation sera intensive (donc destructrice), et plus on pourra épargner d'autres espaces. À l'opposé, la seconde conception (*Land sharing*) correspond davantage aux pratiques en vigueur en France. Il s'agit alors de valoriser toute la zone grise qui se situe entre la nature sauvage et l'industrialisation totale : c'est là, par exemple, que se situe le concept intraduisible de « *terroir* », qui valorise une certaine symbiose entre humain et non-humain. De même, cette approche justifie que plusieurs de nos parcs nationaux soient exploités (notamment par l'agropastoralisme), voire habités, ce qui serait impensable outre-Atlantique. Cette logique de *partage* explique sans doute l'intérêt que les enquêtés accordent à une nature anthropisée (mais pas soumise à l'exploitation industrielle) où l'humain a une place légitime (et lourde de responsabilités), et où les interactions avec le non-humain sont importantes.

On pourrait être tenté de voir dans cette nature si familière et presque apprivoisée une approche « anthropocentrique », voire « utilitariste » ou « instrumentale » (Hunter *et al.* 2014). Toutefois, alors que la France est une des premières puissances agricoles mondiales, le registre de l'exploitation des ressources et de la mise en ordre agronomique du sol est relativement absent dans les réponses données à cette question. Au contraire, les enquêtés se montrent plutôt critiques à l'égard de la surexploitation et semblent attendre de la nature des bénéfices majoritairement immatériels, décorrélés de toute consommation (« biens d'usages » plutôt que « biens de consommation », selon la distinction héritée de Arendt, 1975).

Ce type d'interaction relèverait donc plutôt de ce que certains auteurs appellent la valeur « relationnelle » (Stålhammar, & Thorén, 2019) ou « transformative » (Afeissa, 2008) de la nature, s'émancipant d'un schéma binaire qui se contenterait d'opposer appropriation cupide et désintéressement sublime. À l'inverse, l'importance de la modalité déontique souligne plutôt l'idée d'une responsabilité morale des humains à l'égard de la nature (Pautard, 2009).

La méthode exploratoire de ce travail a également permis de mettre en lumière des thèmes plus inattendus. Par exemple, l'importante connexion entre l'idée de nature et celle de liberté, très contre-intuitive par rapport à la tradition philosophique européenne, notamment antique et kantienne, reste un thème peu représenté dans la bibliographie académique. Cependant, quelques auteurs avaient déjà pris ce lien en considération, tels Serge Audier (2017), qui a retracé l'histoire d'un écologisme de l'émancipation dans l'ombre du socialisme industriel, qui irrigue encore aujourd'hui l'écologie politique. Pierre Charbonnier (2020) a aussi montré comment l'idée industrielle d'abondance s'est constituée pendant les XIX^e et XX^e siècles comme fondement de celle de liberté : c'est ce système de pensée qui se trouve ici pris à rebours. Cependant, ce résultat demeure largement inattendu, et le renversement par lequel une majorité de Français semble trouver (ou du moins rechercher) plus de liberté hors de la société qu'en elle, nécessiterait sans doute de plus amples développements.

Confirmant la place de plus en plus grande qu'occupent les préoccupations environnementales dans la société française, la conscience de la fragilité de la nature est un élément marquant des réponses données par les enquêtés. De plus, cette conscience de la vulnérabilité du support non-humain des sociétés rompt avec le paradigme prométhéen qui avait justifié à l'âge moderne l'industrialisation de la nature : les références au positivisme technologique, à l'industrie agroalimentaire et à la volonté de domination sur la nature sont quasiment absentes de l'enquête, y compris chez les plus âgés. De la même manière, si la préoccupation écologiste semble habiter les Français, la science écologique ne paraît pas aussi bien appropriée, si l'on en juge par la rareté des termes techniques ou des concepts majeurs des sciences biologiques contemporaines comme l'idée de sol, de réseaux d'interaction, d'évolution, d'adaptation, etc.

La nature envisagée par les Français apparaît aussi comme un ensemble relativement concret et matériel (lieux, espèces, éléments), et la vision plus abstraite de la « Nature » vue comme dynamique et force englobante¹⁰ demeure minoritaire, avec seulement 9 % des enquêtés. Ce résultat est cohérent avec des études antérieures sur l'évolution du concept de nature dans les pays marqués par les religions abrahamiques (Ducarme & Couvet, 2020), et serait probablement bien différent dans d'autres bassins civilisationnels, en particulier le monde indien (Ducarme *et al.* 2020). L'influence des différents courants de

¹⁰ Dans cette perspective apparentée au vitalisme, on parle alors souvent du « vivant » (Morizot, 2020) ou allégoriquement de « Gaïa » (Latour, 2015).

pensée proposant une vision plus dynamique de la nature (qu'ils soient issus de cultures non-occidentales ou de traditions philosophiques européennes comme les présocratiques, le spinozisme, le romantisme hégélien ou encore le vitalisme, de Bergson à Deleuze – ou plus simplement le darwinisme) semble ici n'avoir que très marginalement impacté les représentations populaires. De même, les pensées radicalement antinaturalistes (Haber, 2006) semblent totalement absentes des réponses données à cette question.

Toutefois, à rebours de cette vision manifestement très française d'une nature accueillante et apprivoisée, toute une mystique du sauvage se développe depuis quelques années chez certains auteurs français, avec un certain succès¹¹. Cette tendance constitue une sorte de nouvelle *wilderness* à la française, où le nationalisme pionnier cèderait le pas à l'écologie et à la biologie évolutive. Si ses effets demeurent difficiles à discerner dans cette enquête, il n'est pas impossible qu'elle gagne en ampleur à l'avenir.

Il convient enfin de rappeler que cette étude partait d'une interrogation sur la biodiversité, qui était le terme initialement envisagé pour l'enquête. Il est évident, à la lecture des résultats, que le vocable de nature, qui lui a été préféré, a permis de brasser un éventail de représentations incomparablement plus large : les idées de liberté, de paysages, d'émotions, d'activités ou de grand air n'auraient sans doute pas trouvé une telle expression à partir du terme de biodiversité. Ce résultat montre, une fois de plus, que l'idée de nature est loin de se limiter à la biodiversité, qui n'en est qu'une facette, un hyponyme. Issu du jargon scientifique, ce mot se révèle par ailleurs bien moins riche en affects. Ces deux termes ne sauraient donc être utilisés comme synonymes, ni l'un se substituer à l'autre. Le fait que le terme même de biodiversité soit relativement peu cité (1 % des enquêtés) montre que, contrairement à ce qu'affirment ou parfois craignent certains auteurs (Blandin, 2009), ce néologisme technique n'est pas en voie de remplacer l'idée de nature, même s'il contribue certainement à l'enrichir¹².

¹¹ On citera par exemple les travaux de Baptiste Morizot (2020) ou de Virginie Maris (2018), ainsi que la plupart des auteurs édités dans les collections « Wild Project » et « Mondes sauvages ».

¹² Les auteurs tiennent à remercier Anne-Caroline Prévot, Éric Bordas, Valéry Morard et Antoine Lévêque.

BIBLIOGRAPHIE

- Ademe (2020), *Représentations sociales du changement climatique*, Rapport sur la 21^e vague du baromètre sur les représentations sociales de l'effet de serre et du changement climatique.
- Afeissa H.S. (2008), "The Transformative value of Ecological Pragmatism. An Introduction to the Work of Bryan G. Norton", *S.A.P.I.E.N.S.*, n° 1/1, pp. 73-79.
- Arendt H. (1975), *Responsabilité et jugement*, Payot.
- Audier S. (2017), *La société écologique et ses ennemis*, La Découverte.
- Beau R. (2015), "From Wilderness to Ordinary Nature: A French View on an American Debate", *Environmental Ethics*, n° 37/4, pp. 425-443.
- Berque A. (1986), *Le sauvage et l'artifice. Les Japonais devant la nature*, Gallimard.
- Blandin P. (2009), *De la protection de la nature au pilotage de la biodiversité*, Quae.
- Buell L. (1995), *The Environmental Imagination: Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Harvard University Press.
- Callicott J.B., & Ames R.T. (1989), *Nature in Asian Traditions of Thought: Essays in Environmental Philosophy*. SUNY Press.
- Callicott J.B. & Nelson M.P. (eds) (1998), *The Great New Wilderness Debate*, University of Georgia Press.
- Callicott J.B., Buren J. van & Brown K.W. (2018), *Greek Natural Philosophy. The Presocratics and Their Importance for Environmental Philosophy*, Cognella.
- Charbonnier P. (2020), *Abondance et liberté. Une histoire environnementale des idées politiques*, La Découverte.
- Dalgalarondo S. et Fournier T. (2020), *L'utopie sauvage*, Les Arènes.
- Descola P. (2005), *Par-delà nature et culture*, Gallimard.
- Duban F. (2000), *L'écologisme aux États-Unis. Histoire et aspects contemporains de l'environnementalisme américain*, L'Harmattan.
- Ducarme F. & Couvet D. (2020), "What does 'nature' mean?", *Nature - Humanities and Social Sciences Communications*, n° 6/14, pp. 1-8.
- Ducarme F., Flipo F. & Couvet D. (2020), "How the diversity of human concepts of nature affects conservation of biodiversity", *Conservation Biology*, n° 35/3, pp. 1019-1028.
- François (2015), *Lettre encyclique 'Laudato Si' du Saint Père François sur la sauvegarde de la maison commune*, traduction française sur le site du Vatican.
- Godet L. (2010), « La « nature ordinaire » dans le monde occidental », *L'Espace Géographique*, n° 39/4, pp. 295-308.
- Haber S. (2006), *Critique de l'antinaturalisme. Études sur Foucault, Butler, Habermas*, PUF.
- Haber S. et Macé A. (coord.) (2012), *Anciens et Modernes par-delà nature et société*, Presses universitaires de Franche-Comté.
- Hunter M.L., Redford K.H. & Lindenmayer D.B. (2014), "The Complementary Niches of Anthropocentric and Biocentric Conservationists", *Conservation Biology*, n° 28/3, pp. 641-645.
- Latour B. (2015), *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, La Découverte.
- Lenoble R. (1969), *Histoire de l'idée de nature*, Albin Michel.
- Loconto A., Desquilbet M., Moreau T., Couvet D. & Dorin B. (2020), "The Land sparing – Land sharing Controversy: Tracing the Politics of Knowledge", *Land Use Policy*, n° 96, 13 p.
- Maris V. (2018), *La Part sauvage du monde. Penser la nature dans l'Anthropocène*, Seuil.
- Morizot B. (2020), *Manières d'être vivant : enquêtes sur la vie à travers nous*, Actes Sud.
- Nash R.F. (1967), *Wilderness and the American Mind*, Yale University Press.
- Nelson M.P. & Callicott J.B. (eds) (2008), *The Wilderness Debate Rages on: Continuing the Great New Wilderness Debate*, University of Georgia Press.
- Papworth S.K., Rist J., Coad L. & Milner-Gulland E.J. (2009), "Evidence for shifting baseline syndrome in conservation", *Conservation Letters*, n° 2/2, pp. 93-100.
- Pautard É. (2009), « La structuration politique d'une éthique environnementale du quotidien », in Cantelli F., Roca i Escoda M., Stavo-Debaugue J. et Pattaroni L. (coord.), *Sensibilités pragmatiques. Enquêter sur l'action publique*, Peter Lang, pp. 131-144.
- Phalan B., Onial M., Balmford A. & Green, R.E. (2011), "Reconciling Food Production and Biodiversity Conservation: Land Sharing and Land Sparing Compared", *Science*, n° 333, pp. 1289-1291.
- Pickel-Chevalier S. (2014), *L'Occident face à la nature, à la confluence des sciences, de la philosophie et des arts*, Le Cavalier Bleu.
- Ståhlhammar S. & Thorén H. (2019), "Three perspectives on relational values of nature", *Sustainability Science*, n° 14/5, pp. 1201-1212.
- Truong M.-X., Bonnefoy B. & Prévot A.-C. (2019), "About smells and nature: an exploratory study on the links between environmental identity, smell sensitivity, and sensory uses of natural spaces", *PsyEcology*, n° 11/1, pp. 7-20.
- Vogel H.U. & Dux G. (eds) (2010), *Concepts of nature. A Chinese-European cross cultural perspective*, Brill.
- Voisin P. (2014), *EcolΩ. Écologie et environnement en Grèce et à Rome*, Les Belles Lettres.

Table des matières



INTRODUCTION	5
PARTIE 1 : UNE NATURE EN QUÊTE DE SENS	9
Frédéric Ducarme et Éric Pautard – <i>Une nature en quête de sens : état des lieux des représentations sociales de la nature dans la France contemporaine</i>	10
PARTIE 2 : DES FORMES DIFFÉRENCIÉES D'APPROPRIATION DE LA NATURE	25
Julien Gauthey, Jeanne Dequesne, Valérie Deldrève et Charlène Kermagoret – <i>Inégalités sociales de fréquentation et de pratique de la nature en France métropolitaine</i>	26
Hélène Melin – <i>Comprendre les modes d'attachement à la nature à travers les expériences individuelles et l'évolution des relations au vivant</i>	40
Sandrine Glatron, Vincent Comor et Véronique Philippot – <i>Espèces indésirables ou paysages : comment gérer la nature ? Des opinions liées à ce que l'on voit, perçoit et sait de la nature</i>	48
Jean Corneloup – <i>Les natures récréatives en gestation</i>	57
PARTIE 3 : LA NATURE À L'ÉCHELLE DES TERRITOIRES	67
Anne Atlan, Véronique Van Tilbeurgh et Christophe Lavergne – <i>Les Français et la nature, une comparaison entre la métropole et les départements d'outre-mer</i>	68
Colas Boudet, Valentin Guyonnard, Anne-Laure Guinoiseau, Olivier Musard et Patricia Gambert – <i>Connaissance et représentation des parcs naturels marins à la croisée d'enquêtes sur les Français, la nature et les aires protégées</i>	77
Anne-Claire Maurice et Emmanuelle Baudry – <i>Perceptions et attitudes vis-à-vis de l'urbanisation : rôle des expériences de vie et des facteurs sociodémographiques</i>	86
Alix Cosquer, Marie Feliot-Rippeault, Agnieszka Jeziorski, François Morisseau, Christian Reynaud et Olivier Gimenez – <i>Appréhender les représentations territoriales de la nature : enquêtes en métropole et en outre-mer</i>	94
PARTIE 4 : INTERACTIONS, ASPIRATIONS ET EFFETS DE GÉNÉRATION	103
Éric Doidy et Anahita Grisoni – <i>Nature et santé : des aspirations qui se croisent de plus en plus ?</i>	104
Charlotte Millot et Marianne Bléhaut – <i>Pour agir pour l'environnement et protéger la nature, les jeunes privilégient l'action collective aux gestes individuels</i>	109
Frédéric Plénard, Hélène Bourhis-Bois et Danis Bois – <i>Vers un rapport sensible avec la nature pour une éducation à la citoyenneté</i>	119
PARTIE 5 : QUELLES FORMES D'IMPLICATION EN FAVEUR DE LA NATURE ?	127
Irénée Joassard, Alexis Cerisier-Auger, Anthony Coulmin et Éric Tromeur – <i>Érosion de la biodiversité : données objectives et perceptions subjectives</i>	128
Charlène Kermagoret, Julien Gauthey et Jeanne Dequesne – <i>La biodiversité : est-ce l'affaire de tous ?</i>	138
Lucie Morère, Anne-Caroline Prévot, Thomas Delage et Laure Turbian – <i>L'engagement citoyen en faveur de la nature : le rôle mobilisateur des dispositifs de participation citoyenne</i>	147

Conditions générales d'utilisation

Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans le présent ouvrage, faite sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (3, rue Hautefeuille — 75006 Paris), est illicite et constitue une contrefaçon. Seules sont autorisées, d'une part, les reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, les analyses et courtes citations justifiées par le caractère scientifique ou d'information de l'œuvre dans laquelle elles sont incorporées (loi du 1^{er} juillet 1992 — art. L.122-4 et L.122-5 et Code pénal art. 425).

Dépôt légal : décembre 2021

ISSN : 2555-493X (en ligne)

2552-2272 (imprimé)

Impression : imprimerie intégrée du MTE, imprimé sur du papier certifié écolabel européen
www.eco-label.com

Directeur de la publication : Thomas Lesueur

Coordination éditoriale : Céline Blivet

Maquettage et réalisation : Agence Efil, Tours



Qu'est-ce que la notion de nature évoque pour les Français ? Quelle relation entretiennent-ils avec les milieux naturels, la faune et la flore ? Quel regard portent-ils sur les aires naturelles protégées ? Comment appréhendent-ils l'urbanisation des espaces naturels ? Perçoivent-ils les menaces qui pèsent sur la biodiversité ? Sont-ils convaincus de l'intérêt d'agir pour protéger la nature ? Quelles formes d'engagement sont-ils prêts à mettre en œuvre pour mettre un terme à l'érosion de la biodiversité ? Des différences de perception et/ou de pratique s'observent-elles en fonction du territoire de vie, du milieu social ou de la génération ?

Réunissant quinze articles, cette publication s'attache à répondre à ces différentes questions en mobilisant l'expertise de chercheurs issus de disciplines variées (sociologie, écologie, géographie, philosophie, psychologie, sciences de l'éducation, etc.) mais aussi d'acteurs de terrain. Dans ce cadre, les données statistiques dialoguent avec les approches qualitatives et permettent d'analyser en profondeur les relations complexes que la société française entretient avec la nature. En explorant ainsi l'ancrage empirique et historique des représentations sociales sur le sujet, en identifiant les formes d'inégalités d'accès aux milieux naturels ou en interrogeant les modes de gestion de la vie sauvage, ces différentes contributions dressent un large panorama des savoirs sur ce sujet.

**Société,
nature et
biodiversité**

Regards croisés
sur les relations
entre les Français
et la nature

Service des données et études statistiques

Sous-direction de l'information environnementale

Tour Séquoia - 92055 La Défense cedex

Courriel : diffusion.cgdd@developpement-durable.gouv.fr